

# Solitude du Christ



M. René Schwob  
(Photo Lestroy)

La misère de cet Orient est moins sordide que la nôtre. La sensualité de ses riches et la détresse de ses pauvres sont comme imprégnées d'une indifférence souveraine. Et c'est ce détachement là qui fait l'unité des foules qui s'agitent et qui grouillent: Une sorte d'insouciance majestueuse à la vie qui passe. Ils n'ont pas l'air de souffrir de ce dont ils souffrent, ni d'être occupés à ce dont ils jouissent. Se promenant dans leur existence comme des hôtes étrangers, ils abandonnent leurs corps aux mouches.

Il est bien difficile de savoir dans quelle mesure leur vie est plus intérieure que celle des pauvres d'Occident. Et l'on peut douter que l'Islam soit mieux fait pour l'entretenir. Le murmure des rues, l'amour du bruit, pour être différents, n'en expriment pas moins, d'une façon assez proche du nôtre, le goût de se jeter dans la distraction. Et l'on ne peut guère conclure de leurs longues immobilités qu'ils aient vocation mystique plus développée que nous. Mais ils se fondent dans l'air qui les entoure. Et c'est ainsi peut-être qu'ils dépendent moins d'eux-mêmes. L'Occidental est seul: c'est la rançon du Christianisme — la manière dont ceux qui ne sont plus chrétiens continuent de témoigner, par l'égoïsme qui en est la parodie, de l'indélibilité en eux du baptême, et de l'appel de chaque être à son salut. Les mélopées des Arabes montrent assez, de même que leurs décorations plastiques, que rien chez eux n'est individualisé. Pas même la pauvreté. Malech disent-ils. Ils attendent que tout passe. Ils se perdent plutôt dans la pensée de cette force qui les entraîne. Et c'est à dire qu'ils semblent vivre dans une permanente acceptation de leur néant.

Aussi se promènent-ils dans la vie avec cet air si noble de ne pas être entré dans son jeu. Quand ils gé-

Un de ces derniers samedis, dans la soirée, Monsieur René Schwob donnait, chez les Pères Jésuites, à un petit cercle de privilégiés, lecture de son dernier livre en préparation: «Solitude du Christ».

Il n'en lut que la première partie, récit d'un voyage en avion au-dessus du désert, qui lui permit, en survolant la misère humaine, de mieux s'en pénétrer. Mais on n'a pas le droit de planer trop longtemps au-dessus de la misère des hommes; il faut revenir à elle, s'y mêler, pour rester fidèle au devoir de la fraternité humaine.

Ensuite il communique quelques-unes de ses impressions en présence du tombeau du Christ.

Monsieur René Schwob a bien voulu nous permettre de reproduire pour les lecteurs du Rayon la page suivante, où il met en parallèle la misère des pauvres d'Orient et celle de leurs frères d'Occident. Nous le remercions de cette aimable autorisation, ainsi que de l'amitié qu'il a bien voulu témoigner à notre revue.

missent, c'est pour accomplir un rite plutôt que pour donner une voix à leur douleur. C'est là, je crois, la grande différence avec nous, et qui les garde d'être sordides. Ils n'ont pas de volonté propre. Ils sont ceux qui auraient les dispositions naturelles les plus conformes à ce Christ en qui l'activité volontaire de l'Occident, rencontrant l'inépuisable faculté d'anéantissement qui marque l'Oriental, s'unit à elle dans un mouvement d'amour tout nouveau où se révélait la divinité. Mais la résignation des Arabes et ce grand air royal qu'ils traînent avec eux sont inhumains, dans le sens où le Christ nous commande d'être des hommes. Rien en eux de fraternel. Autant que de leur souffrance ils semblent détachés de celle des autres. Peut-être ne tiennent-ils si peu à leur vie que parce qu'ils en ignorent le prix. L'âpreté des Occidentaux est l'effet, au contraire, de l'extrême connaissance qu'ils ont du prix de la leur. Elle est l'illégitime avarice d'un trésor légitime qu'ils ne couvent plus que pour eux. Au lieu de se consacrer, ils s'adorent.

Mais que m'importe encore? Je veux plutôt songer à cet approfondissement de la notion de l'homme qui se fait dans mon cœur depuis que j'ai quitté Paris, comme si mon pèlerinage eût commencé à Charonne; comme si le Christ, que je suis venu jusqu'ici solliciter, fût avant tout celui, tout humilié et dégouttant de sang, que Pilate, ne sachant ce qu'il disait, à quelques pas du lieu où j'y songe à présent, présentait au peuple en disant: «Voici l'Homme».

*René Schwob*